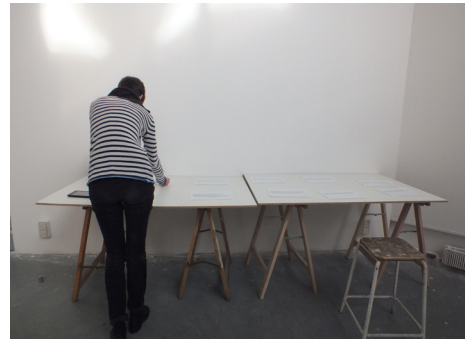


Caroline PARFAIT

DNAP à l'ENSAPC,
2011-2014.

caroline.parfait@ensapc.fr

```
txt_img.tiersespace
```



Maisons I

Maisons est une série de 10 photographies et de 10 textes. L'expérience s'est déroulée en deux temps Maison I et Maison II : Tout d'abord, j'ai envoyé à tous mes camarades et professeurs via un google.doc une série de photos. Ceci, afin qu'ils puissent venir assister à ma présentation munis de ces photos sur leurs téléphones portables ou tablettes numériques. Pour ceux qui ne possédaient ni l'un ni l'autre, ils pouvaient consulter les photos sur ma propre tablette mise à leur disposition. Le jour de la présentation j'ai disposé sur des tables la série de 10 textes. Chacun pouvait alors lire les textes en se remémorant les photos à l'aide de leurs outils numériques.

Le travail a commencé par la prise photographique d'une centaine de photos de maisons sur fond de ciel bleu. Chaque portrait de maison est seule sur sa photo et ne ressemble pas aux autres, mais elle baigne dans le même fond bleu. Les textes quant à eux sont une dizaine d'anecdotes tragiques ou glauques.

Les photographies et les textes sont des vecteurs d'un double mouvement d'appropriation du caché, du secret, de la petite histoire à incidence universelle et de mise à distance de la violence des situations.

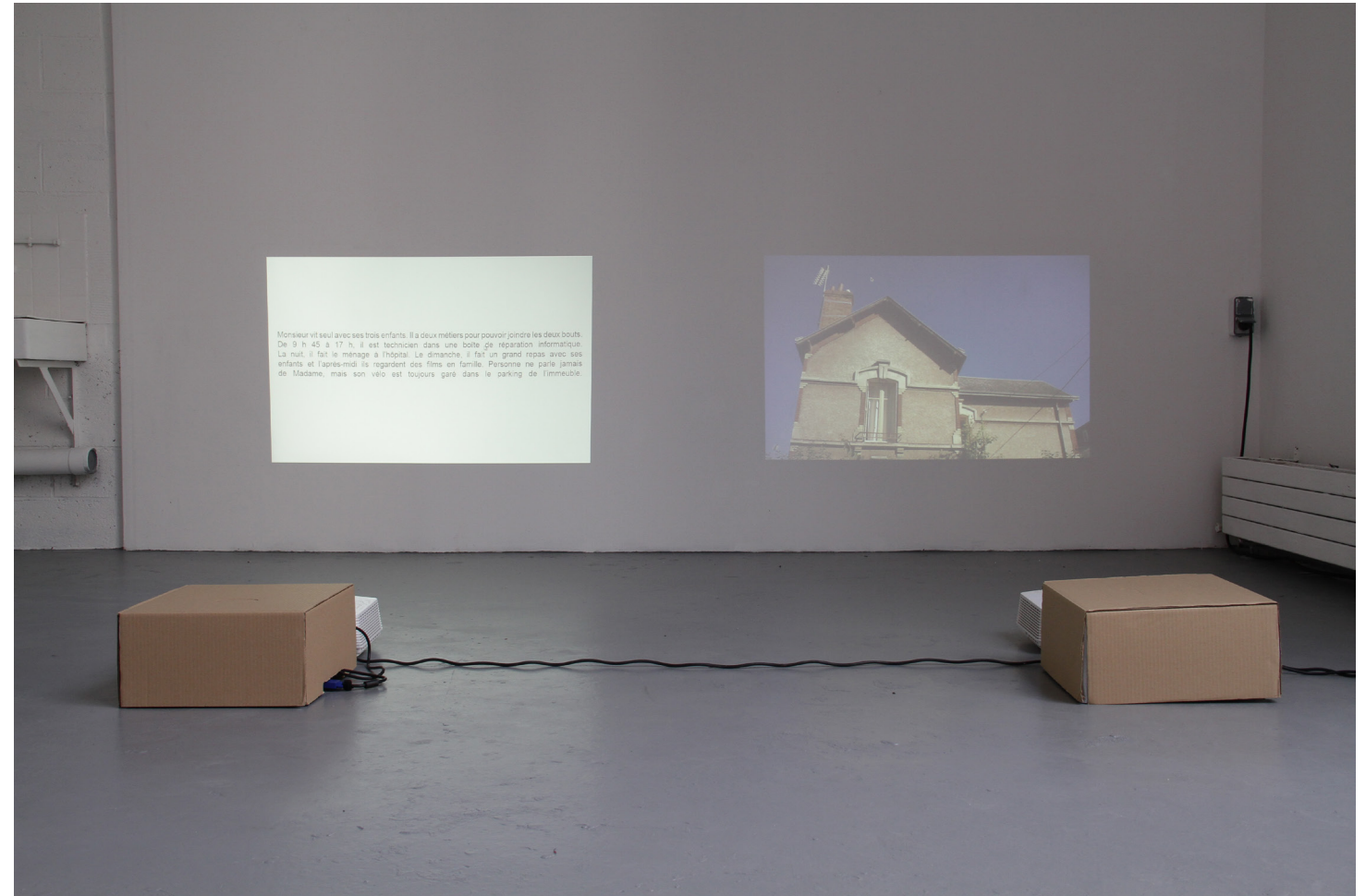
Les photos ne seront jamais imprimées, ce sont des photos numériques et elles doivent figurer uniquement sur écran. Les textes sont imprimés sur papier photo et non sur papier à lettre. Par

là, j'ai voulu expérimenter le rapport texte/image et le dialogue à double sens qui peut se construire entre eux. Avec cette pièce je débute une réflexion sur le rapport texte/image, narration/illustration. Cette réflexion je la poursuis avec les pièces Maison II et Un endroit pour rêver.

Photographies et textes imprimés sur papier photo, 2013-2014.

Maisons II

Maison II est une double projection des 10 photos et 10 textes dont la combinaison est programmée via processing. Le programme comprend la durée d'affichage de chaque images/textes projetés et la fréquence à laquelle les images/textes doivent être projetés. Dans cette version, le texte et l'image sont sur un même plan.



Combinaison de photographies et de textes
programmée avec Processing, 2013-2014.

Un endroit pour rêver



Sérigraphie sur cartons, encre rouge, photographies, 2014.

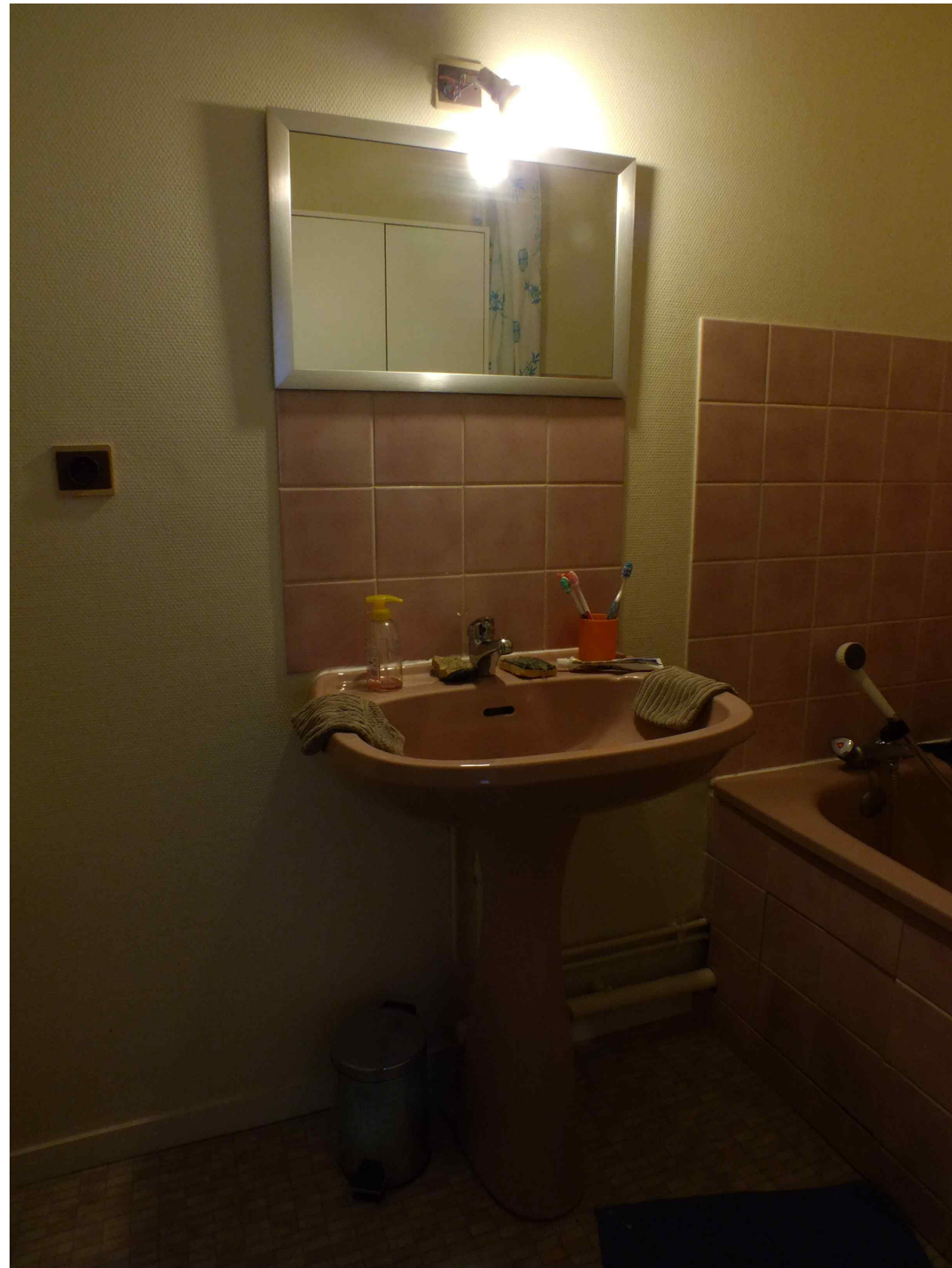
L'idée est de créer un environnement à l'aide de cartons, sur lesquels sont sérigraphiées des bribes d'un texte, que j'ai intitulé Un endroit pour rêver. Ceci en référence à un travail de l'artiste Chris Drury. Les cartons sont disposés au sol et le spectateur peut se promener dans l'espace qu'ils définissent. Le texte sérigraphié sur les cartons propose une sorte de promenade onirique en forêt. Deux images matricielles/ binaires - noir et blanc -, sont projetées aux murs, ce qui permet de leur enlever leur trop-plein de réalisme. Ces images dé-réalisées sont là, telles des décors, presque vierges, dans lesquels le spectateur peut projeter l'imaginaire qu'il développe autour de la lecture du texte. De manière plus profonde mon but était de créer un rapport entre l'image et le texte, dans lequel le rapport d'illustration du texte et de l'image ne s'entretiendrait pas à sens unique. Le texte peut être aussi illustratif que l'image. Pour essayer que le texte devienne une image autant que l'est l'image photographique, je décidais d'utiliser la sérigraphie et le carton. La sérigraphie selon moi transforme le texte en image du texte. Dans un second temps, je sérigraphie le texte sur du carton car cela me permet de déplacer le texte de la condition dans laquelle on a le plus souvent affaire à lui : sur une page imprimé dans une police calibrée par le logiciel d'écriture choisi par l'auteur (le plus souvent Arial, Times New Roman, etc.), ou

au mur dans des expos (textes que, généralement, je n'arrive jamais à lire correctement). Les cartons sérigraphiés seront donc au sol, ce qui facilite la lecture du texte. Toujours dans le but de poursuivre ma recherche, je décide de m'inspirer du principe des Calligrammes, développé par Guillaume Apollinaire (il s'agit de textes-dessins). J'entreprends donc de recopier manuellement la police Calibri pour fabriquer le modèle de mon texte à sérigraphier, dans l'espoir, non pas d'en faire un calligramme, mais de m'appropriier les codes de la police d'imprimerie, et de me rapprocher de l'image de cette police. Je choisis l'encre rouge pour imprimer sur les cartons ondulés dépliés. Le texte est par moment illisible du fait de l'ondulation du carton. L'encre n'accroche pas partout. L'illisibilité du texte renforce le statut d'image que je tente de lui donner. La sérigraphie me permet de reproduire plusieurs fois le même texte, avec chaque fois des écueils différents. Ainsi, le spectateur peut lire le texte par fragments, au détour de ses pérégrinations dans l'environnement que je lui propose d'explorer.



Un endroit pour rêver.

Souvent nous sortions, dans le froid, contempler le lac gelé. Nous saisissons des galets gris posés, éparses, le long de l'eau. Comme le ciel était bleu, la gelure du lac nous semblait identique à l'azur. Au milieu des sapins, hauts et sombres, au milieu des sapins, poussaient des baies noires et juteuses. Nous ne savions pas si nous avions le droit d'en manger. Nous ne pensions pas qu'elles puissent nous être nocives. À la fin de l'après-midi, nos gueules noires se désaltéraient des glaçons du lac. Tôt le matin nous jouions dans une plaine. L'hiver neigeuse, le printemps fleurie. Des taches de couleurs, dans l'étendue, vertes. Les sapins sont plus clairs. Par endroits des herbes hautes et dorées, comme du blé, infertiles, qui suivent le vent. Beaucoup diront qu'elles dansent, mais je n'en crois rien. Elles suivent le mouvement que le vent leur impose.



Good Morning France

Le parole est un texte vecteur d'images. Dans cette vidéo un fond noir, par instant des photographies d'intérieurs de maisons sont projetés de manière subliminale. Le son est un ré-enregistrement d'émissions de radio montées pour créer une narration sans cohérence apparente. Un détournement absurde reprenant les multiples informations, quis'immiscentjusquedansnoschambres.

Captation et montage sonore, photographies, 1'48'',
2013.

Exode

Au milieu de la salle plongée dans la pénombre, une boîte en carton d'où jaillit une lumière faible. La pièce est silencieuse, et le spectateur peut décider de s'approcher ou non de la boîte pour mieux la considérer. Puis il se recule prêt à partir, lorsqu'un son surgit de l'objet. C'est une voix, elle parle de la perte de sa maison, lors de l'ouragan Katherina aux États-Unis. La voix se tait, le spectateur attend quelques instants, puis une autre voix s'élève qui raconte l'abandon de sa maison et l'exode durant la guerre. La bande son regroupe une vingtaine de témoignages trouvés sur Internet et enregistrés. Le montage est fait de telle façon que chaque voix ait sa place. Il peut s'écouler de une à six minutes entre chaque témoignage. Dans un premier temps, ce type de montage m'a permis de réécrire une narration avec ces morceaux déjà existants, et dans un second temps je voulais jouer sur les durées d'attente entre chaque témoignage, pour que chaque spectateur puisse décider de partir ou d'attendre pour en savoir plus. Il se créait alors une atmosphère d'attente très forte. Ce qui porte ma réflexion, ici, c'est l'observation de la petite histoire, l'histoire personnelle vue à travers le prisme de grands événements dont chacun a déjà entendu parlé.



Captation et montage sonore, carton, lumière, 2013.

Enregistrement sonore, carton , lumière, 2012.



A l'ombre du rire

C'est un travail qui dérange. Non pas, par ce qu'il montre - on aperçoit à peine ce que le carton de déménagement grossièrement découpé contient - mais par ce qu'il cache, par ce qu'il sous-entend. Dans une salle, Caroline Parfait installe des indices d'un hors-champ noir : une maison où on n'entre pas mais d'où on échappe ; une ombre portée qui prend le devant sur son référent ; un rire qui en murmurant envahit l'espace. En jouant avec l'ambivalence, le hors-champ de Caroline Parfait a quelque chose d'étrange, de déroutant, d'inquiétant... Et pourtant, Caroline Parfait ne nous impose aucun scénario, au contraire, elle nous invite à en écrire, à trouver des réponses aux intrigues qu'elle sculpte avec justesse. Elle pose des questions et elle nous invite à en poser, elle construit une maison et elle nous invite à nous en échapper par le moyen de l'imaginaire.

Ecrit par Anna Adam.

Text.île

Tipi

Tipi est une collaboration menée avec Lucile Contopoulos durant l'année 2013, dans le cadre de l'ARC Protocole Arlequin avec Boris Achour et Judith Perron à l'ENSAPC. Ce travail est réalisé à partir de costumes donnés et prêtés par le chorégraphe Daniel Larrieu. Présenté le vendredi 28 juin 2013, salle 37 du Palais de Tokyo,

lors de la soirée performance «Never Mind», le Tipi est fait de tous les costumes récupérés et d'autres trouvailles. Le texte qui suit est une retranscription du dialogue tenu par les deux performeuses sous le tipi. Les spectateurs étaient invités à participer à la discussion.



Déssiné par Pauline Parfait



Tissus et Tasseaux, 400x250cm, 2013.

Caroline : Tous les matins, je prends le bus 91 à Paris. A l'arrêt Port-royal, toujours sur un banc, il y avait assise une vieille. Elle avait posé à côté d'elle un cabas. Un matin, je suis passée et elle n'était plus sur son banc. Il ne restait que le vieux cabas. Je suis descendue du bus en quatrième vitesse. J'ai saisi le cabas et à l'intérieur, j'ai trouvé un tutu de danseuse. Plus tard, je me promenais vers le Panthéon. Une fille est venue m'accoster. Elle m'a dit: «mais ce cabas c'est celui de ma grand-mère, vous l'avez trouvé où?» Alors, je lui ai expliqué, et elle m'a dit de le garder. Nous sommes devenues amies. Un après-midi elle m'a emmenée dans la boutique d'un ami à elle. Il vendait des fripes. Alors que nous parlions tous les trois, une fille a déboulé en courant dans le magasin.

Lucile : Je cherchais un parapluie. En fait, je bossais dans la galerie à côté du magasin et on avait besoin de protéger une pièce, le temps de la faire passer du camion à l'intérieur de la galerie. Comme j'étais pas vraiment pressée d'y retourner, j'ai un peu pris mon temps pour regarder les fringues. Et là, j'ai commencé à parler avec Caroline, parce qu'elle me disait qu'elle avait trouvé dans un cabas le tutu que vous voyez en haut.

Caroline : Bref, on s'est connues comme ça et on s'est très vite aperçu que toutes les deux on aimait les tissus. On est souvent revenu dans la boutique, et à force d'y aller on est devenues des habituées, le vendeur ...

Lucile : ... qui était le chef ...

Caroline : ...oui c'est ça ...

Lucile : ... il a fini par nous offrir une robe chacune. Ce sont celles-là, la mauve avec les petites fleurs et la bleu marine avec le coquelicot. Puis un jour, Caroline m'a dit qu'elle était un peu en rade niveau argent, du coup je lui ai parlé de mon oncle, il tient une boulangerie, et il cherchait une vendeuse. T'as commencé à travailler en mai, non ?

Caroline : Non, en juillet, enfin je me suis bien entendue avec ton oncle, il était fan de mes pantalons en tissus Africains. Il pensait que je me les cousais moi-même!

Lucile : Oui, du coup il a demandé à Caroline si elle savait coudre ...

Caroline : ...et si je pouvais lui faire l'ourlet de ses nouveaux rideaux. Ce sont les tissus rouges et blancs qui sont juste derrière Lucile.

Lucile : et vous voyez ce grand tissu en madras là, en fait, on l'a trouvé en Roumanie

Caroline: ... non mais explique du début !!!

Lucile : En fait, j'ai un ami, qui est parti en Roumanie, et j'ai voulu lui rendre visite, Caroline m'a accompagnée. Arrivée là-bas, il ne pouvait pas nous loger chez lui, et il a demandé à une de ses copines de nous héberger...

Caroline : C'est à elle d'ailleurs que j'ai piqué la blouse que vous voyez en haut, la blanche avec les minuscules fleurs bleues.

[...]

Transcription d'une bribe du dialogue entre les deux performeuses, Palais de Tokyo, 2013.





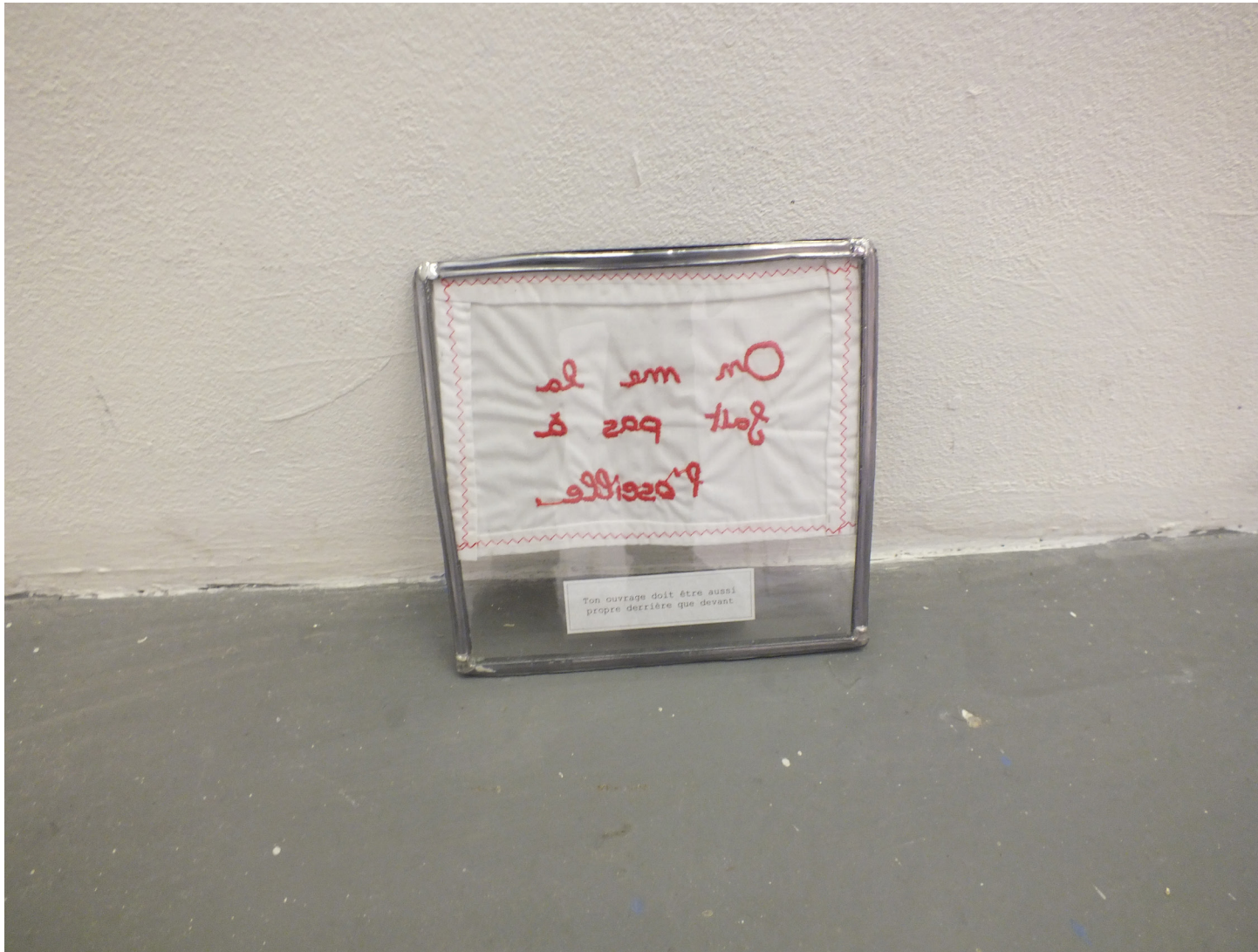
L'écharpe du Géant

Deux événements m'ont amené à concevoir cette écharpe pour la sculpture de Géant de Ron Mueck. D'abord, l'écoute d'une interview d'Annette Messenger dans laquelle elle explique l'une de ses premières pièces qui consistait en la confection de petits manteaux pour les oiseaux venant se réchauffer sur son balcon l'hiver. Quelque temps plus tard, en visitant l'exposition *Mélancolie, génie et folie en Occident* (2006) à Paris, j'ai découvert la sculpture *Big man* de R. Mueck. Aussitôt, j'ai pensé qu'il devait avoir froid, nu et seul, dans le coin de cette grande salle. Je décidais de lui tricoter une écharpe chaude. Par la suite, j'ai décidé d'envoyer l'écharpe au musée où il est gardé en collection permanente aux États-Unis. Je n'ai jamais eu de réponse et j'ai égaré la copie du courrier que j'avais adressé.

Laines et courrier égaré, 100 x 250 cm, 2011.

Devant et derrière

Je suis née dans une famille de couturières, et j'ai souvent entendu cette phrase «il faut que ton travail soit aussi propre devant que derrière». En 2011, je suis allée voir l'exposition Louise Bourgeois à la Maison Balzac à Paris. Il s'agissait d'une rétrospective mettant en avant ses travaux de broderie, de couture et de texte. Il y avait aussi un documentaire projeté, dans lequel elle répétait sans cesse «On ne me l'a fait pas à l'oseille», ce qui signifie en fait, «On ne me l'a fait pas à l'envers». J'ai trouvé pertinent de coudre cette phrase puis de la faire encadrer, par ma sœur qui est Maître verrier, entre deux plaques de verre entourées de plombs, et de lui donner comme titre cet adage répété par toutes les couturières. Cette pièce est exposée au sol, le texte cousu étant à l'envers, et l'étiquette du titre à l'endroit.



Tissu blanc, fils rouges, verre et plombs 20x20cm,
2011.

